

La moral sexuelle

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 11

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570736>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La moral sexuelle

Mais je me demande si, dans l'histoire de cette séparation, oui, je me demande si l'on ne néglige pas, beaucoup trop, des motifs qui n'ont rien à voir avec la morale sexuelle. Il y a tout de même ce bout de l'oreille, du côté du beau-père: les «opinions» de Lord Byron sont telles que cet honnête homme avoue souhaiter ne plus compromettre davantage et sa fille, et lui-même, et son nom avec un Lord à ce point défectueux. Et il y a la lettre, bien instructive, de Shelley à Mme Guiccioli: «Vous ne pouvez imaginer, Madame, avec quelle violence les Anglais d'une certaine classe détestent ceux dont les opinions ne sont pas conformes aux leurs... La haine sociale est encore plus grande que la haine théologique.» Et il faut voir avec quel mépris, et quel sourd effroi, le pair de France Victor de Broglie parle de ce Byron qu'il a rencontré chez Mme de Staël, à Coppet, en 1816 (l'année précisément où Annabella, sur le conseil des siens, s'est éloignée de son mari). Quelle «vulgarité»! Un «libéralisme» de bas étage! Tous les «lieux communs» des idéologues! Ca, un grand seigneur anglais!

Byron avait pris parti, ouvertement, pour la France contre les coalisés; Byron appelait Napoléon, en dépit de tout, «le fils de la Liberté»; Byron, au Parlement, avait tenu des propos inouïs lors de la répression qui avait suivi, en Angleterre, les révoltes d'ouvriers affolés par le machinisme; il est vrai, avait-il dit, il est vrai que ces misérables sont «évidemment coupables d'un crime capital: le crime de pauvret»; et il a osé prétendre que dans ses voyages chez les «infidèles», parmi des peuplades obscurcies et sous-développées, jamais, nulle part, il n'a vu «autant de sordide misère qu'au sein de la chrétienne Albion». Ces choses-là sont rudes. L'homme qui parle du «monde» (ce «beau monde», ce «grand monde» qu'il a fui) en l'appelant: «ces quatre mille personnes si fières de n'être pas couchées à l'heure où dorment ceux qui travaillent», c'est un malfaiteur, un ennemi de classe, un traître.

La grandeur de Byron, elle n'est pas dans son œuvre où la «littérature», comme l'entendait Verlaine pour la proscrire, tient trop de place et fait trop de bruit. La grandeur de Byron, tel qu'il était, dévoré de concupiscences, c'est d'avoir cru, pour de bon, que le plaisir n'est pas cet «unique nécessaire» dont Gide avait choisi de nous apprendre la leçon. La Grèce, pour Pietro Gamba, son camarade, but «l'école de la désillusion». Pas pour lui. La Grèce était un prétexte, une occasion presque anonyme. Byron avait quitté Teresa pour faire de son destin autre chose qu'un avilissement.

Celle à qui cet homme disait tout, celle qui l'a connu comme personne au monde, Augusta, sa sœur, c'est à elle qu'il avait écrit ceci, comme on murmure, trois ans avant sa mort: «L'homme est fait d'une chair véhémente: mis il y a aussi, dans le fond, un amour, une préférence essentielle et presque inconsciente du Bien. Nous sommes un triste conflit d'atomes.... Ah! que Dieu nous aide!»